

Madeleine Janet

## La psychanalyse dans la société contemporaine

A quoi sert la psychanalyse aujourd'hui dans une société qui met en place une multitude de moyens pour donner à l'individu l'illusion que la mort n'existe pas, ou en tout cas, repoussée plus loin ? L'espérance de vie s'allonge dit-on. Or nous savons que la mort peut survenir à tout instant. Si dans *Malaise dans la civilisation*<sup>1</sup> Freud parle déjà d'un désaccord profond entre le sujet et les contraintes liées aux obligations de vivre en société avec des règles imposées, l'homme d'aujourd'hui est toujours soumis à ses pulsions et à la nécessité de les contrôler afin de pouvoir vivre en société. Sidi Askofaré, analyste venu faire une conférence à Dijon il y a deux ans, avait développé le diagnostic de Freud : l'homme est mal à l'aise dans la civilisation, c'est la condition d'un lien social ; répression des pulsions, sacrifice de la jouissance au lien social.

J'ai souhaité reprendre ce passage de l'ouvrage de Freud *Malaise dans la civilisation*<sup>2</sup> :

« L'homme n'est point cet être débonnaire au cœur assoiffé d'amour, dont on dit qu'il se défend quand on l'attaque, mais un être, au contraire, qui doit porter au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité. Pour lui, par conséquent, le prochain n'est pas seulement un auxiliaire et un objet sexuel possibles, mais aussi un objet de tentation. L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'appropriier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. En règle générale, cette agressivité cruelle ou bien attend une provocation, ou bien se met au service de quelque dessein dont le but serait tout autant accessible par des moyens plus doux. Dans certaines circonstances favorables en revanche, quand par exemple les forces morales

1 · Freud S., 1923, *Malaise dans la civilisation*, Paris ; PUF, 1971.

2 · Ibid.

qui s'opposaient à ces manifestations et jusque-là les inhibaient ont été mises hors d'action, l'agressivité se manifeste aussi de façon spontanée, démasque sous l'homme la bête sauvage qui perd alors tout égard pour sa propre espèce.

Cette tendance à l'agression que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts. »

Diagnostic freudien qui vaut pour tous, pour hier comme pour aujourd'hui.

Pour J. Lacan, nul ne saurait être analyste s'il ne rejoignait la subjectivité de son époque.

Quelle est donc la subjectivité de notre époque ? Pouvons-nous dire, tel que l'exprime Dany Robert Dufour dans *L'art de réduire les têtes*<sup>3</sup>, « qu'après un contrôle social des corps nous assistons sous couvert de liberté à un remodelage en profondeur des esprits ? »

Actuellement, il faut jouir de la vie, et tout est en place pour que l'être humain se conditionne dans un monde où il faut consommer afin de combler les nouveaux besoins inventés sans cesse.

Après la notion de « corps productif », ce corps vite relégué dès qu'il y a baisse des performances est maintenant exploité pour inciter à la consommation et est réparé comme une machine. L'image du bonheur est modelée et conditionnée selon des critères spécifiques. L'individu peut se conformer à cette nouvelle normalité et continuer de marcher au pas.

Dans le monde du travail, il faut être performant, productif, et pas trop vieux. Ce qui est demandé, c'est l'efficacité, la rapidité. Quand l'ancienneté du personnel revient trop cher, ou encore si le sujet est trop critique, la technique est de mettre en place des moyens pour qu'il s'en aille. Ainsi règne la peur et le silence. Dans les institutions sociales et médico-sociales, la « démarche qualité » demande parfois des résultats qui peuvent être comparés à une notion de productivité. Grille d'évaluation, rendement où le sujet est évincé. Dans un monde où il faut que tout rapporte, on imagine ce que cela donne quand il s'agit du secteur social et médico-social.

Sommes-nous arrivés à une telle robotisation de l'être humain que celui-ci s'est conditionné dans ce système ? Quand l'esprit revendique, on assiste sou-

3 · Dufour Dany R., *L'art de réduire les têtes*, Paris ; Ed. Denoël, 2003.

vent à “ une forte accélération de carrière ”. J'ai emprunté ce terme à un ouvrage de Jean Christophe Ruffin, qui sous couvert d'un écrit futuriste, traduit d'une façon très lucide ce qui se passe dans le monde actuel. C'est très éclairant : « Accélérer la carrière de quelqu'un étant pour désigner ce que, dans la langue familière, on continuait d'appeler “ le mettre à la porte ”. Une “ forte accélération de carrière ” supposait l'inaptitude définitive du sujet à remplir quelque fonction que ce fût dans ce secteur. C'était une manière en effet d'accélérer à ce point une carrière qu'elle était portée en un instant, à son terme définitif. <sup>4</sup>».

On ne veut pas d'un sujet critique ni d'un sujet qui fasse reconnaître sa singularité mais d'un sujet fluctuant dans des identités toujours nouvelles. Ça rend fou ou obéissant dit Charles Melman dans *L'homme sans gravité* <sup>5</sup>.

Or c'est par sa singularité que le sujet existe, selon Lacan, par sa différence absolue.

Aujourd'hui règne la peur de l'insécurité, ce qui est pléonasmé puisque lorsqu'on est insécurisé la peur domine. On soigne même les blessures psychiques en cas de catastrophes naturelles. Il est supposé que le traumatisme serait supprimé par une aide psychologique. L'absence de « psys » dans une cellule d'urgence peut-être considérée comme une faute. Urgence sociale, politique qui met en exergue la victimisation.

Peur du chômage, de l'avenir, peur d'être agressé, peur de la pollution, de la maladie, peur de la violence, peur du gendarme. De ce fait se met en place une réaction de fatalité.

Dans ce contexte semble exister une sorte de léthargie, de passivité voire d'indifférence. Même les syndicats se vident. Cette absence de révolte est-elle un signe de notre époque noyée dans l'abondance des biens de consommation ou bien est-elle issue d'une incompréhension qui conduit à cet état ?

Hannah Arendt dans son ouvrage intitulé *Du mensonge à la violence* écrit ceci : « L'absence d'émotion n'est pas à l'origine de la rationalité et ne peut la renforcer. Face à une tragédie insupportable, (et citant Noam Chomsky) le “ détachement et la sérénité ” peuvent vraiment paraître terrifiants, c'est-à-dire lorsqu'ils ne sont pas le fruit du contrôle de soi, mais le résultat évident d'une incompréhension. Pour réagir de façon raisonnable il faut en premier lieu avoir été “ touché par l'émotion ” ; et ce qui s'oppose à l'émotionnel, ce n'est en aucune façon le rationnel, quel que soit le sens du terme, mais bien l'insensibi-

4 · Ruffin J.-C., *Globalia*, VRF, Paris ; Ed. Gallimard, 2003.

5 · Melman C., *L'homme sans gravité*, Paris ; Ed. Denoël, 2002.

lité qui est fréquemment un phénomène pathologique, ou encore la sentimentalité qui représente une perversion du sentiment. <sup>6</sup> »

Actuellement, c'est non seulement l'incompréhension qui se profile mais un détournement de la cause du mal être. En parallèle, les nouvelles thérapies du bonheur, endorment le sujet.

Quels symptômes conduisent un sujet chez un psychanalyste aujourd'hui ?

Lorsque quelqu'un demande un premier rendez-vous, il saisit qu'il y a quelque chose qui cloche ou qui l'interroge sur son existence.

Ayant longtemps travaillé dans le secteur social je me suis aperçue que la psychanalyse était souvent galvaudée. Même si l'inconscient ne peut être ignoré, les interprétations sauvages vont bon train. La psychanalyse représente encore maintenant quelque chose d'abscons ou bien il y a une sorte de crainte. Et puis, c'est long, ça coûte cher, (la bourse ou la vie, dit pourtant Lacan). Pour beaucoup les psychothérapies semblent plus accessibles. Il y a beaucoup de confusions entre psychanalyse et psychothérapie.

La psychanalyse peut-elle répondre aux mutations de l'époque et de la psychanalyse elle-même? L'amendement Accoyer qui avait pour but de réglementer les psychothérapies a montré la nécessité de maintenir la psychanalyse dans sa particularité. La psychanalyse va son chemin. L'inconscient sur lequel Freud a basé ses recherches est un travailleur infatigable qui ne tient pas compte du temps qui passe.

Lacan a apporté ses recherches en s'appuyant sur celles de Freud. Il fait d'ailleurs une remarque dans le *Séminaire L'éthique de la psychanalyse* <sup>7</sup> sur ce que représentait l'analyste à l'époque de Freud. C'est à propos des interprétations que fait Freud à Dora. « La patiente ne s'attend pas à ce que l'analyste soit là pour rectifier son appréhension du monde. Il aurait fallu pour cela une ambiance culturelle qui n'existait pas alors concernant l'analyse et ce qu'un patient pouvait attendre de l'analyste. La situation d'aujourd'hui est différente. Le patient qui vient en analyse a une autre idée sur l'analyste. Il le voit comme un détenteur de secrets. Il a l'idée qu'il peut accomplir des progrès. Donc quand l'analyste intervient c'est en position de jugement qui donne une autre portée à l'interprétation. » Ceci vaut pour l'idée que l'individu se fait de la psychanalyse aujourd'hui.

6 · Arendt H., *Du mensonge de la violence*, Ed. Calmann Lévy pocket, 1972.

7 · Lacan J., *L'éthique de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, 1986.

Cependant J. Lacan par sa clinique et son enseignement a remis en question l'idée d'un analyste à la « neutralité bienveillante », cette position qu'ont si mal interprétée certains analystes comme étant une position de faire le mort, de se taire, de se laver les mains des passages à l'acte de leurs patients.

L'analyste a la responsabilité de son acte et de la transmission de la psychanalyse. L'analyse en extension pose un regard plus lucide sur le monde et offre un autre discours. Jacques Lacan parlait des conséquences du discours capitaliste ainsi qu'en témoigne Dany Robert Dufour dans un article de la revue le *Monde diplomatique* d'avril 2005 : « Le discours capitaliste disait déjà le docteur Lacan, c'est quelque chose de follement astucieux (...), ça marche comme sur des roulettes, ça marche trop vite, ça se consomme. Ca se consomme si bien que ça se consume. » « En somme, poursuit D.Robert Dufour, le vrai problème du capitalisme c'est qu'il fonctionne trop bien. Si bien qu'un jour il devrait finir par tout consommer : les ressources, la nature, jusques et y compris les individus qui le servent. » Il parle d'une posthistoire, d'une *posthumanité*. Que peut répondre la psychanalyse ? L'analyse peut permettre de retrouver sa dignité d'être humain en soulevant la lâcheté du névrosé, encore faut-il faire la différence entre humilité et humiliation sur la route du réveil du désir qu'est l'analyse. Déconstruire les figures de l'Autre inscrites dans le fantasme. Réveiller le désir, si énigmatique, toujours inconscient ; qui, même si l'objet meurt, ne cesse pas de renaître de cette mort. Désir qui ne vieillit pas, qui est indestructible, dit Freud. Sans doute la psychanalyse permet-elle de cesser de courir après les « faux biens » et les faux bonheurs, de lâcher les « il faut » qu'ordonne le surmoi.

Je terminerai sur une phrase de Lacan dans le séminaire *L'Éthique* : « ce qu'est avoir mené à son terme une analyse (...) extraire à tout instant de son vouloir, les faux biens, épuiser non seulement la vanité de ses demandes pour autant que toutes ne sont jamais pour nous que des demandes régressives, mais aussi la vanité de ses dons. <sup>8</sup>» ■